de Mme Gertrude de Avellaneda, sont assurément des livres fort bien faits, fort bien écrits. Ces œuvres recommandables, prisées à juste titre en Espagne, sont loin d'avoir pour nous le piquant et l'originalité des romans de mœurs de la classe moyenne, filon précieux exploité dans les nouvelles picaresques. C'est à ce genre, laissé trop longtemps en oubli, que nous devons les *Escenas madrilenses* (Scènes de Madrid), par M. Mesonero de Romanos. On croyait ce fonds épuisé, car les mœurs ont bien changé en Espagne depuis *Lazarille de Tormes* et les aventures du *Gran Tacaño;* mais Madrid, comme toutes les grandes villes des autres provinces d'Espagne, a gardé sa physionomie spéciale; ses classes moyennes et inférieures n'ont pas été tout à fait envahies par nos coutumes uniformes, et un observateur, un moraliste, un peintre de mœurs comme M. de Romanos pouvait y glaner encore quelques sujets d'études. Au même genre appartiennent *los Españoles pintados para si mismos*, publiés la même année que les *Scènes madrilègnes* (1844); nous rangeons ce recueil curieux parmi les romans, parce qu'il appartient à la littérature de mœurs. Imitation, pour la forme, des *Français peints par eux-mêmes*, il présente une série de types trop distincts, trop particuliers à l'Espagne pour que cette imitation du cadre puisse lui nuire. Les meilleurs écrivains contemporains, MM. de Romanos, Breton de Los Herreros, Thomas Rubi ont tenu à honneur de fixer dans cette collection tous les types de la vieille et de la nouvelle Espagne; ils ont eu le talent d'ajouter quelques coups de pinceau aux toiles des vieux maîtres, et, pour les physionomies plus récentes, ils ont peint le *torero*, la *maja*, la *cigarrera*, la *castañera*, la *naranjera*. C'est là qu'il faudra désormais les chercher, car la dernière manola n'est pas bien loin de disparaître, comme le boléro et les castagnettes.

L'élégant écrivain qui a pris le pseudonyme de Fernan Caballero, Mme Bohl de Arron, dame d'honneur de la reine Isabelle, nous ramène au véritable roman de notre époque, le roman intime, le roman d'analyse. L'auteur de la *Gaviota*, d'*Elia*, de la *Famille Alvareda*, de *Clemencia*, *Lacrymas*, etc., s'est appliqué surtout à l'étude des mœurs, à la description des paysages andalous; il est profondément national et offre cette nouveauté en Espagne, pays tout de sensation, qu'il base ses créations sur l'analyse psychologique. Les œuvres de Fernan Caballero, plus gracieuses et touchantes que fortes et compliquées, où, malgré le pseudonyme masculin, on devine une main de femme à la finesse des détails et à la délicatesse des sentiments, tiennent une place honorable dans la littérature contemporaine. Le nom de Fernan Caballero domine en Espagne, dans le roman, depuis une dizaine d'années; il éclipse un peu celui d'une pléiade de jeunes littérateurs trop occupés à imiter Alexandre Dumas, Eugène Sue et Balzac. Nous pourrions en citer quelques-uns, M. Fernandez y Gonzalez entre autres, qui aspire à égaler en fécondité l'auteur de *Monte-Christo*, et qui du moins a fait, dans son *Martin Gil*, une excellente étude, entraînante, passionnée, du règne de Philippe II. Mais ces œuvres trop récentes ne peuvent pas encore être classées et prendre place dans un aperçu général.

Pour nous résumer : en se bornant, comme nous l'avons fait, aux noms saillants et aux œuvres capitales, le roman *espagnol*, sorti au xvie siècle des livres de chevalerie, égaré un moment, comme toute la littérature européenne, dans un genre pastoral assez fade, mais reprenant bien vite pied sur le terrain picaresque, produisant l'inimitable épopée de *Don Quichotte* et celle non moins amusante, quoique moins connue à l'étranger, de *Fray Gerundio*, inspirant Le Sage et aboutissant enfin, après quelques essais dans le genre historique, aux gracieuses et touchantes créations de Fernan Caballero, parcourt du xvie siècle jusqu'à nos jours une carrière suffisamment remplie. Il a, de plus, le mérite, dans ses meilleures productions, d'avoir retracé des mœurs particulières, des types spéciaux, qui lui donnent une véritable originalité.

— *Moralistes, politiques, critiques littéraires.* Montesquieu a écrit sur l'Espagne une phrase sévère : « Vous pouvez, dit-il, trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols, mais vous n'en trouverez pas dans leurs livres. » L'auteur de l'*Esprit des lois* et des *Lettres persanes* n'a connu de l'Espagne que des livres de chevalerie et des livres de scolastique, compositions également folles, et il a émis un jugement superficiel. Voyons parmi les moralistes et les politiques, c'est-à-dire parmi ceux qui devaient plaire à Montesquieu, puisque pour lui le théâtre, la poésie et le roman étaient lettres closes, si l'Espagne n'a rien produit qui soit digne d'attention.

Le moraliste politique Antonio de Guevara écrit, en 1529, sous Charles-Quint, son *Horloge des princes* (*Marco Aurelio, o reloj de principes*), qui a été nommé le *Livre d'or*, et que les rois d'Espagne conservaient précieusement dans leur cabinet, à cause de la sagesse de ses maximes, de l'autorité de ses enseignements politiques. On lui doit aussi la *Décade des Césars*, où, sous la forme historique et à travers l'imitation de Suétone, il poursuit le même cours de morale appliquée à la conduite des princes. Deux autres traités, le *Mépris de la cour* et l'*Homme privé*, sont encore dus à ce moraliste excellent. La même science du gouvernement se retrouve dans les écrits d'Antonio Perez (1592), que l'esprit répandu à pleines mains dans ses *Mémoires* (*Relaciones*), dans ses *Plaidoyers* devant les juges de Saragosse (*Memorial del hecho de su causa*), met au rang des premiers écrivains de l'Espagne. Ce fut lui qui, dans son exil, introduisit en France le goût de la littérature *espagnole*. Ses *Lettres*, un peu déparées par l'affectation, sont ravissantes de gaieté et de bonne humeur. Quevedo (1580-1612) est un des grands noms de la littérature *espagnole;* moraliste, politique, romancier, poëte, théologien, ses œuvres occupent dans le xviie siècle une place considérable. Dans sa *Politica de Dios y gobierno de Cristo*, il rêve une monarchie basée sur l'Evangile et la parole du Christ. Dans son *Discorso sobre l'immortalitad de l'alma*, il rivalise avec Sénèque. La même plume écrit cette satire crue et affligeante de l'humanité, le *Gran Tacaño*, la *Pragmatique du temps*, le *Livre de toutes choses*, la *Fortune clairvoyante* (*la Fortuna con seso*), et surtout les *Songes*, qui semblent le dernier mot de cette littérature où la satire amère, le désenchantement le plus profond sont à peine masqués par la gaieté de l'écrivain, le charme de la raillerie. Quevedo, écrivain d'un style énergique, parfois vulgaire et même obscène, parfois trop fin, trop recherché, n'a pas écrit un seul ouvrage qui n'ait une haute portée. Plaçons encore parmi les écrivains politiques le P. Marquez, auteur du *Gobernador cristiano* (1612), où, comme Quevedo, il imagina une monarchie basée sur la religion, et Fernandez de Navarrete, secrétaire de Philippe III, auteur de la *Conservation des monarchies*, ouvrage remarquable par l'élévation des vues et l'expérience des affaires publiques qu'il dénote chez son auteur (1619).

Les moralistes proprement dits ne sont pas non plus si rares en Espagne; Cervantes n'en est-il pas un admirable? Ceux qui ont lu le *Don Quichotte* n'ont pas été sans remarquer le nombre incalculable de proverbes que débite Sancho Pança. Le proverbe est propre à l'Espagne; il y a produit une branche particulière de littérature (*Proverbios, refranes*); le *Comte Lucanor*, les chroniques, les chansons, les romances, tous les vieux écrits *espagnols* en sont pleins; ce sont ces préceptes populaires que Cervantes définit : « Sentences brèves, tirées de la longue et discrète expérience. » Pedro de Vallès en fit un catalogue alphabétique en 1549; son recueil en contient 4,300. La *Philosophie vulgaire* de Mal-Lara (1568) n'est qu'un recueil de proverbes, lourd et indigeste en lui-même, mais qui fourmille d'anecdotes curieuses. La manie des proverbes s'étend jusqu'à la Faculté : Sorapan de Rieros met la médecine en proverbes (1616). Le moins sensé de ces recueils est le *Jardin des fleurs curieuses* d'Antonio de Torquemada (1570); c'est un amas de billevesées et d'extravagances, de conseils absurdes, de fables astrologiques, une parodie des vrais recueils de proverbes.

La résistance au despotisme clérical, à l'Inquisition, est certainement un des beaux titres de la littérature *espagnole*. Il est consolant de pouvoir rappeler ces luttes honorables, qui ne cessèrent que devant les cachots et les bûchers. Louis Vivès (Juan Valdes) essaye d'introduire en Espagne la liberté d'examen par ses pamphlets et ses *Dialogues satiriques : Dialogue de Mercure et de Caron* (1523); *Dialogue des choses advenues à Rome* (1527), où les idées de réforme religieuse s'allient aux doctrines démocratiques les plus avancées. Le même sujet lui inspire ses *Cent et dix considérations divines*, et à Raymond Gonzalès de Montes son *Histoire secrète de l'Inquisition*, écrite en latin. Cipriano de La Valera compose une *Histoire de la papauté*, où il réfute la doctrine de l'infaillibilité du pape et dévoile les turpitudes de la cour de Rome. L'université d'Alcala imprime sa *Bible polyglotte*. Fray Luis de Léon fait aussi imprimer sa traduction de la Bible; mais de telles tentatives sont réprimées, comme mettant la religion en péril, et Fray Luis de Léon, quoique orthodoxe et un des plus éclatants écrivains mystiques de l'Eglise, passe sa vie dans les cachots du saint-office. On trouve encore dans Cervantes quelques reflets de l'indépendance dans les idées vis-à-vis de l'Eglise; mais l'Inquisition étouffe dans des flots de sang toute résistance à ses doctrines. Naguère encore l'introduction d'une Bible en Espagne était punie des travaux forcés.

Au xviie siècle, l'Inquisition règne en maîtresse absolue. Historiens, moralistes, politiques, tout le monde est orthodoxe. Ne pouvant innover dans les idées, on cherche au moins à innover dans le style. C'est le rôle du jésuite Balthazar Gracian, qui introduit le *cultisme*, c'est-à-dire la manière et l'affectation jusque dans la prose sérieuse. Son *Criticon* est cependant un livre curieux, où l'auteur se montre après tout moraliste éminent, observateur profond, en même temps qu'écrivain souple et délié. Un peu avant lui, un homme d'Etat, l'historien Saavedra Fajardo, sous le titre d'*Entreprises politiques* et de *République littéraire*, avait composé deux livres qui le placent au premier rang des écrivains *espagnols*. Sanchez, avec son livre allégorique sur le Cid, la *Vérité à la torture* ou le *Cid ressuscité*, semble clore cette série de moralistes et d'écrivains remarquables, dont Montesquieu, ce nous semble, n'a pas tenu assez compte.

Le xviiie siècle, si fécond chez nous en philosophes, n'est signalé en Espagne que par quelques éminents critiques littéraires. C'est Cadahalso, avec ses *Erudits à la violette;* Nicolas Antonio, avec sa *Bibliothèque des auteurs espagnols;* le P. Masdeu et ses recherches savantes sur la langue, l'histoire et la géographie de l'Espagne; Pellicer et ses *Commentaires sur Don Quichotte*, son *Traité historique sur l'origine et les progrès de la comédie espagnole*, dont il puise, il est vrai, les renseignements les plus précieux dans les *Mémoires chronologiques sur les représentations théâtrales*, de D.-J. de Armona (1785), restés manuscrits dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid; Melchior de Jovellanos, écrivain éloquent, et Feijoo (*Cartas eruditas, Teatro critico*) font voir, par leurs estimables travaux, que la philosophie n'est pas entièrement mise en oubli; mais elle est fort loin d'avoir en Espagne l'éclat qu'elle a chez nous à la même époque. La *Poétique* de Luzan et les travaux de Fernandez Moratin sur les *Origines du théâtre espagnol* appartiennent à ce même courant d'idées critiques, auquel l'Espagne est redevable d'études consciencieuses sur sa littérature.

L'époque contemporaine n'a guère produit plus de philosophes que d'écrivains politiques. Pourtant, il faut citer M. Donoso Cortez et le prêtre Jaime Balmez, un homme d'Etat et un casuiste. Mais la critique littéraire a eu, comme la poésie et le théâtre, une renaissance féconde. Capmany, par son *Théâtre critique de l'éloquence espagnole* (1836), donna le premier signal du mouvement, et il fut bientôt suivi par une légion de jeunes érudits, qui remirent en honneur, par leurs travaux, les anciens monuments littéraires de l'Espagne. Parmi eux nous citerons spécialement MM. de Gayangos et de Vedia, qui enrichirent de notes savantes, de pièces inédites, de remarques critiques excellentes l'*Histoire de la littérature espagnole* de l'Anglais Ticknor. On doit de plus à M. de Gayangos une bonne édition du *Palmerin d'Angleterre* (1862). M. Eugenio de Ochoa, par l'édition qu'il donne à Paris des meilleurs auteurs *espagnols* (*Colleccion de los mejores autores españoles*, Baudry), a le mérite de faire connaître chez nous ces grands écrivains trop dédaignés. MM. Mila et Fontanals éditent les *Trouvères espagnols* (1861). M. Amador de Los Rios, par son *Historia critica de la literatura española* (1862), dont les deux premiers volumes ont paru, pose les bases d'un ouvrage considérable, qui, s'il est continué sur le même plan, sera le livre le plus précieux, le plus érudit sur la littérature de son pays. Enfin la *Bibliothèque Rivadeneyra*, entreprise en 1853 et continuée avec le secours du parlement *espagnol*, est un des plus beaux monuments qu'une nation ait jamais élevés à sa littérature. Cette vaste collection, qui doit comprendre les œuvres de tous les grands écrivains, est enrichie par les meilleurs auteurs, MM. Amador de Los Rios, de Gayangos, Hartzembuch, de notices biographiques, de critiques littéraires, de recherches bibliographiques, de renseignements de toutes sortes, qui en font un recueil du plus grand intérêt.

— *Ecrivains mystiques et orateurs sacrés.* Une place à part doit être donnée, dans la littérature *espagnole*, aux écrivains mystiques; c'est la place que, dans toute autre littérature, occuperaient les philosophes. L'Espagne, cette terre classique de l'orthodoxie, a des moralistes piquants, des satiriques ingénieux : Guevara, Quevedo, Cervantes; elle n'a pas, à proprement parler, de philosophes. La libre pensée est absente de cette terre, condamnée au silence par l'Eglise; l'auto-da-fé pendant les derniers siècles, les présides dans le nôtre, semblent s'être toujours dressés, comme un lugubre épouvantail, devant les yeux de l'écrivain. En revanche, le sombre couvent *espagnol*, avec ses règles austères, ses jeûnes cruels, ses continuelles macérations, les pompes étranges de ses cérémonies, exalta les imaginations ardentes à un degré qui ne s'est rencontré nulle part. Le mysticisme fut ardemment passionné, brûlant et fiévreux en Espagne. Fray Luis de Leon, sainte Thérèse, fray Luis de Grenade et Jean de la Croix caractérisent à merveille cette tendance contemplative et mystique des cloîtres. Les œuvres de sainte Thérèse sont aujourd'hui connues de la catholicité tout entière : le *Chemin de la perfection*, le *Château intérieur* ou les *Demeures de l'âme*, ont été traduits dans toutes les langues; mais il s'en faut qu'elles aient rencontré le même accueil à leur origine. La sainte, canonisée plus tard, fut persécutée toute sa vie par l'Inquisition, ainsi que fray Luis de Leon, qui fut son éditeur. Chez aucun autre mystique, l'élan vers le ciel, l'abnégation de la vie, l'hallucination, la vision des choses invisibles, la communication avec Dieu, l'ardeur de la prière et de l'amour infini n'arrivent à un pareil degré d'exaltation. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1582, la sainte ne cesse d'écrire; elle entretient une correspondance active avec tout ce qui pense et tout ce qui écrit en Espagne; elle est politique avec l'historien Mendoza, doctrinaire avec Luis de Grenade; elle prêche une morale élevée et pure aux personnages de tous rangs et de toutes conditions qui la consultent. Ses *Lettres* seules forment un monument considérable. C'est en 1588 seulement que fray Luis de Leon fit imprimer ses œuvres, avec cette épigraphe : « Vivante, elle voyait Dieu face à face; morte, elle le fait voir aux autres. » Le style de sainte Thérèse, souvent diffus, se transfigure quand la sainte parle du Christ, son divin amant; elle a même fait, sur l'amour divin, un sonnet d'une rare beauté. A côté d'elle pâlissent les noms de fray Luis de Leon et de fray Luis de Grenade eux-mêmes. Le premier, poëte d'un grand éclat, a passé sa vie dans les cachots, poursuivi par l'Inquisition pour sa traduction du *Cantique des cantiques* et son édition de la *Bible*. Ses ouvrages, *Nombres de Cristo* et la *Perfecta casada* (1584), sont très-estimés; son style nerveux, un peu déclamatoire, est toujours poétique. On lui doit aussi un *Traité de l'éloquence sacrée*. Fray Luis de Grenade, le coadjuteur de sainte Thérèse dans ses fondations de monastères, est plus connu comme orateur. Luis de Grenade introduisit dans la chaire la poésie sombre de Dante. L'enthousiasme religieux semble agiter toute l'Espagne à cette époque; c'est l'époque de Pierre d'Alcantara, de Jean de la Croix, de Catherine de Cardone. Jean de la Croix écrit sa *Montée du Carmel*, sa *Nuit obscure de l'âme*, livres de théologie mystique. Ses *Sermons* et son *Guide des pécheurs* jouissent encore d'une certaine réputation chez les personnes dévotes. Un peu après lui, Paravicino, prédicateur de Philippe III et de Philippe IV, de 1616 à 1636, laissa aussi des *Sermons* renommés. Ces deux noms sont les seuls que l'Espagne puisse mettre en parallèle avec ceux de Fénelon et de Massillon.

Marie d'Agreda, la conseillère de Philippe IV, a laissé une *Cité mystique*, que l'on peut placer parmi les meilleurs ouvrages de ce genre. Ecrit, révélé, disent les croyants, dans ce singulier état d'exaltation, d'extase, qui est l'attribut de certains esprits essentiellement religieux, ce livre, avec moins de passion et de fougue que ceux de sainte Thérèse, a de plus grands mérites de composition, de style et de science. La *Correspondance* de Marie d'Agreda avec le roi et avec un grand nombre de personnages de la cour peut être également mise en parallèle avec les *Lettres* de la fameuse carmélite, si même elle ne leur est pas supérieure en onction, en gravité. Après ces grands noms, cette littérature spéciale subit un déclin sensible.

Espagnole (HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE), publiée en allemand par Bouterweck, professeur à l'université de Gœttingue (1804). Ce n'est qu'un fragment de son *Histoire de la poésie et de l'éloquence chez les peuples modernes* (12 vol. in-8°, 1801-1819). Voici le jugement qu'en porte Ticknor (*Histoire de la littérature espagnole*, t. Ier, p. 35 de la traduction Magnabal.) : « Ouvrage remarquable par ses vues générales et philosophiques, et de beaucoup le meilleur qui existe sur le sujet qu'il traite, mais imparfait sous plusieurs rapports, parce que son auteur n'avait pu se procurer le grand nombre de livres espagnols nécessaires à son entreprise et qu'il ne connaissait les écrivains espagnols les plus considérables que par des extraits insuffisants. » Il n'y a à ajouter à ce jugement qu'une seule chose que Ticknor ne pouvait pas dire : c'est que l'ouvrage qu'il a publié depuis est bien supérieur à celui du professeur de Gœttingue. L'*Histoire* de Bouterweck a été traduite en français, en 1812, par Mme de Streck, avec une préface très-judicieuse de Stapfer. Il existe aussi des traductions anglaises et espagnoles de cet ouvrage. La dernière est de MM. Gomez de la Cortina et Nicolas Hugalde y Mollinero. Quoique dépassé depuis par bien des travaux et des études littéraires, l'*Histoire* de Bouterweck est fréquemment consultée, et l'on rendra toujours justice aux vues élevées et à l'esprit qui anime l'auteur.

Espagnole (HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE), ouvrage publié en anglais sous le titre de : *History of spanish literature*, à New-York, en 1849, en 3 volumes in-8°), par George Ticknor. C'est incontestablement le plus important de tous les ouvrages qui ont été publiés à l'étranger relativement à la littérature espagnole. Ainsi que l'auteur nous l'apprend dans sa préface, dès l'année 1818, il voyagea en Espagne et séjourna longtemps à Madrid, afin de pouvoir, non-seulement acquérir une connaissance plus complète de la littérature de ce pays, mais encore se procurer les ouvrages qui lui étaient indispensables. Pendant les trente années qu'il a consacrées à cet important ouvrage, l'auteur n'a cessé d'augmenter, à grands frais, sa riche bibliothèque. Il ne faut donc pas être surpris qu'il ait pu composer un livre qui, dès son apparition, a fait autorité en ce qui touche l'Espagne. Traduit dans les principales langues de l'Europe, cet ouvrage a eu bientôt un très-grand nombre de lecteurs. La traduction espagnole de cette histoire est de don Pascual Gayangos et Enrique de Vedia, avec le concours de l'auteur. La traduction française est de M. J.-G. Magnabal, qui a jugé à propos, et il faut l'en remercier, de traduire également les notes dont les savants commentateurs et traducteurs espagnols, dont nous venons de citer les noms, ont fait suivre leur version de l'*Histoire* de Ticknor (Paris, 1864). Le premier volume a seul paru. « Le livre de M. Ticknor, dit M. Guardia, est une œuvre consciencieuse et de beaucoup de mérite, très-utile et désormais indispensable. S'il faut le dire pourtant, ce livre est moins une histoire de la littérature espagnole qu'un essai d'histoire littéraire de l'Espagne. Je n'en ferai point d'autre critique; mais, tel qu'il est, il mérite à tous égards l'accueil qu'il a reçu, et la meilleure manière de le louer, c'est de dire qu'il était nécessaire et qu'il est le bienvenu. »

L'ouvrage de Ticknor a été également traduit en allemand par M. Julius (Leipzig, 1852, 2 vol.)

Espagnols peints par eux-mêmes (LES), recueil espagnol dû à la collaboration des meilleures plumes contemporaines au delà des monts : Gil y Zarate, Mesonero de Romanos, Ramon de Navarrete, le duc de Rivas, Breton de los Herreros, Zorilla, Harzembuch, Thomas Rubi, etc., et publié à Madrid en 1847. C'est notre recueil parisien, les *Français peints par eux-mêmes*, qui en a donné l'idée; mais les types espagnols diffèrent si profondément des types français, que l'imitation se réduit au titre seul. Au fond, il n'est pas de galerie plus curieuse, plus variée; toute l'Espagne ancienne et moderne, l'Espagne de Madrid et l'Espagne des provinces, avec ses physionomies si singulières, ses caractères si accentués, s'y reflète admirablement; les chanoines du bon temps, les vauriens et les étudiants déguenillés de *Gil Blas* et de *Guzman d'Alfarache*, le mendiant de *Lazarille de Tormes*, le licencié du *Gran Tacaño*, toute la séquelle picaresque, y coudoient l'élégant de la dernière mode, et le commissaire de police d'aujourd'hui, qui manquait un peu dans le vieux temps. Les auteurs du recueil ont tenu à photographier la vie espagnole dans son passé comme dans son présent, ils ont voulu étudier ce qu'ils avaient sous les yeux et fixer à jamais des physionomies disparues ou près de disparaître. Pour un bon nombre, il n'était que temps.

Ce que l'on connaît surtout à l'étranger des types espagnols, c'est le personnel des courses de taureaux. Pas de voyageur qui n'ait fait sa petite description, expliqué le rôle des *chulos*, des *picadores*, des *banderilleros*, des *lidiadores*, de l'*espada*. Oter les courses de taureaux à l'Espagne, autant vaudrait lui ôter le soleil; supprimez des relations de voyage en Espagne la fameuse course de taureaux, il ne restera guère que la couverture. Le *torero* tient naturellement la place d'honneur dans les *Españoles pintados por si mismos;* M. Thomas Rubi, un des meilleurs écrivains contemporains, un poëte de grande valeur, l'a étudié sous toutes ses faces avec un soin exquis : *torero de sentio, torero trabucon, torero de buen trapio;* il nous initie à toutes les ruses, à toutes les finesses, à toutes les audaces du métier; il nous donne l'historique des courses, des meilleures épées, des coups fameux; l'Espagne se souvient mieux du nom de ses *toreros* célèbres que du nom de ses rois. Ajoutez au *torero* le contrebandier, si célèbre dans les romances; la *manola*, grisette d'une race particulière, un peu virago, aussi habile à jouer du couteau que des castagnettes; ajoutez les tribus de *gitanos* et *gitanas*, vagabonds au teint brûlé, aux haillons multicolores, population flottante qui ne se mêle jamais, vous aurez à peu près tout ce qu'on connaît, en dehors de l'Espagne, des physionomies espagnoles. Mais il y en a bien d'autres.

Parmi les vieux types, quels personnages amusants et vrais que ces gras chanoines, qui savaient à peine lire, prêtres de messe et de pot-au-feu (*de misa y de olla*), comme on les appelait alors; ces *escribanos* (écrivains publics), à la fois huissiers, procureurs, notaires, intermédiaires entre les parties et les juges, Basiles cyniques, occupés seulement à extorquer l'argent du client et à mystifier Brid'oison, s'ils ne peuvent le corrompre; ces *domine*, vieux maîtres d'école à férule, que l'Espagne seule, entre toutes les nations, possède encore. L'étudiant a disparu, l'étudiant de *Gil Blas* et *Don Marcos de Obregon;* mais M. de la Fuente a tenu à le fixer une dernière fois sur la toile, et c'est avec un grand plaisir qu'on le voit revivre sous les vêtements bizarres et les allures débraillées que lui ont données les vieux maîtres espagnols, Espinel, Cervantes, Quevedo. Quelques autres physionomies ne sont pas particulières à l'Espagne et offrent, par cela même, moins d'intérêt; mais ce qu'elle a bien en propre, ce qu'aucune autre nation ne lui envie, à vrai dire, c'est cette tourbe de fainéants, de mendiants, de vagabonds, qui a donné l'occasion aux auteurs du recueil d'écrire de bien jolies pages, mais qui est plus agréable à rencontrer dans un livre qu'au coin d'un bois. C'est dans les *Españoles pintados por si mismos* qu'il faut voir ces types de *charrans* de Malaga, lazzaroni espagnols, qui se nourrissent toute une journée, à six, de la fumée d'un seul cigare; de gitanos, diseurs de bonne aventure, bateleurs dans les foires, contrebandiers, bons à tout faire et surtout à ne rien faire; de mendiants effrontés, de la race de celui qui avait l'audace de demander l'aumône à cheval. « Mon ami, lui dit doucement un passant, vends ton cheval d'abord; tu auras de quoi manger. — Señor, répondit fièrement le Castillan, je vous demande de l'argent et non pas des conseils! » Un type incroyable est ce qu'on appelle le *pastor trashumante* (berger vagabond); ces bergers parcourent les pays de montagnes, poussant devant eux un troupeau qui leur appartient, ravageant les récoltes sur pied, assommant d'un coup de leur houlette de fer quiconque leur résiste. Croirait-on qu'un état de choses aussi primitif subsiste encore dans les sierras de Léon et de Ségovie? De bons personnages encore sont les *segadores* (faucheurs), pauvres diables qui viennent faire les moissons, et qui, après toute une saison de fatigues accablantes, sous ce ciel de l'Espagne, sont impitoyablement volés au retour par deux ou trois coquins décidés. Ils ne voyagent qu'en bandes de trente à quarante, et si on leur demande comment ils se sont laissé dépouiller par quelques drôles : « Que voulez-vous? répondent-ils, nous étions tout seuls! »

Les types de femmes sont peints de main de maître et avec une vivacité de couleur charmante. Voici la *maja* (élégante de la classe inférieure) se rendant à la *plaza de Toros*, dans le *calesin* lancé au galop, au son étourdissant des grelots du cheval; la *manola*, si souvent chantée dans les seguédilles, une descendante de ces farouches viragos qui, d'un coup de poing, assommaient les grenadiers de Murat; l'œillet à l'oreille, la cigarette aux lèvres, elle n'a plus l'air si farouche. La *castañera* fait griller ses châtaignes sous le portail d'une maison, sous l'auvent d'une boutique; il semble qu'on lui entende chanter le vieux couplet de Villegas :

Al son de las castañas
Que saltan en el fuego,
Hecha vino, muchacho;
Beba, Lesbia, y juguemos.

« Au son des châtaignes qui sautent dans le feu, apporte le vin, garçon; bois, Lesbie, et jouons ensemble! » La *cigarrera*, aux doigts ambrés par la fumée des *puros;* la *naranjera* (marchande d'oranges), jaune comme les fruits de sa corbeille, complètent le tableau et vous transportent, comme d'un coup de baguette, à Séville ou à Madrid. Nous ne parlerons pas des types moins accentués, moins espagnols, plus nombreux maintenant que ceux à physionomie distincte. Sans doute, on noterait bien quelques différences entre l'employé de Madrid et celui de Paris, l'*aficionado* de la *puerta del Sol* et le gandin de nos boulevards; mais il n'y a là que des nuances. L'uniformité des costumes, des modes envahit peu à peu l'Europe; les physionomies tendent à disparaître, et la couleur locale ne se retrouvera plus que dans les livres. C'était une raison de plus, pour les auteurs de cet intéressant recueil, de fixer d'une façon durable des types qui s'effacent et des mœurs qui se transforment.

Terminons par deux anecdotes qui n'appartiennent pas au recueil que nous venons d'analyser, mais qui achèveront de peindre le caractère espagnol, en faisant ressortir ce qui en constitue le trait le plus saillant, la fierté.

Un Espagnol, ayant un différend avec M. de Tréville, commandant des mousquetaires, se battit avec lui. Cet officier le désarma et lui donna la vie. L'Espagnol lui demanda de quel pays il était. « Je suis du Béarn, dit M. de Tréville. — Je ne m'étonne plus, reprit l'Espagnol, si vous êtes si brave : vous êtes de la frontière d'Espagne. »

***

Un officier général de l'armée française, s'étant transporté sur le champ de bataille après la journée de Lens, demanda à un Espagnol couvert de blessures et mourant : « Mon ami, combien y avait-il d'Espagnols à la bataille? » Le soldat répondit fièrement : « Monseigneur, vous pouvez les compter, car ils sont tous ici. »

Espagnols jouant aux cartes, tableau de Decamps; collection particulière. Ces Espagnols sont des matelots hâlés par le soleil, brûlés par l'âcre haleine de la mer, coiffés de longs bonnets rouges et engoncés dans de larges vareuses. Ils sont attablés dans un cabaret et semblent tout absorbés dans le maniement de leurs cartes. « Chacun de ces personnages, attentifs au jeu, est un type précieux de vérité, a dit M. Maxime Du Camp. Ce petit tableau, comme au reste tous ceux de Decamps, prouve que cet artiste atteint le but qu'il se propose; il fait ce qu'il veut faire, et n'a d'autre parti pris que celui de rendre une impression qui l'a frappé, un aspect dont il se souvient, et il réussit toujours magistralement. » Cette toile a figuré à l'Exposition universelle de 1855; elle faisait partie, à cette époque, de la collection de M. Jules Delon.

ESPAGNOLET (L'), surnom de Ribera, célèbre peintre espagnol. V. ce nom.

ESPAGNOLETTE s. f. (è-spa-gno-lè-te; *gn* mll.). Tige de fer qui, fixée sur l'un des châssis d'une croisée, les tient fermés l'un et l'autre en s'agrafant, ou s'introduisant, par ses extrémités, dans le châssis dormant : *Ouvrir, fermer l'*ESPAGNOLETTE.

— Comm. Espèce de droguet ou de petit drap, tout de laine cardée, dont on se servait autrefois pour faire des doublures, des caleçons, des jupons, des vestes, des surtouts, des pantalons, etc. : *Les* ESPAGNOLETTES *étaient ainsi appelées parce que, dans l'origine, la laine d'Espagne en était la matière première. En France, on recherchait surtout les* ESPAGNOLETTES *de Rouen, de Darnetal, de Beauvais et de Châlons-sur-Marne. La Saxe et la Bohême fournissaient au commerce de belles* ESPAGNOLETTES.

— Jeux. Au reversi, Réunion, dans la même main, de trois as et du quinola, ou des quatre as et du quinola, ou même seulement des quatre as : *L'*ESPAGNOLETTE *est un coup très-compliqué et difficile à jouer.* ‖ Joueur qui a l'espagnolette : *L'*ESPAGNOLETTE *a le droit de renoncer en toute couleur pendant les neuf premières levées.*

— **Encycl.** Techn. L'*espagnolette* consiste en une tringle qu'on attache vers l'un des montants du châssis par plusieurs anneaux espacés qui laissent à cette tringle la liberté de tourner. Les extrémités de celle-ci sont terminées par des crochets disposés de façon à entrer dans des gâches qu'on pratique aux traverses supérieure et inférieure du dormant de la croisée, lorsqu'on la ferme, et à en sortir lorsqu'on l'ouvre. On fait mouvoir cette tringle au moyen d'une poignée tournante, placée à peu près au tiers de sa hauteur. Lorsqu'on ferme la croisée, cette poignée se place dans un crochet ou support adhérent à l'autre montant de la croisée. Avec cette espèce de ferrure on peut encore fermer en même temps les volets intérieurs. A cet effet, on place des agrafes sur les montants des volets, ainsi qu'un crochet propre à fixer la poignée, et l'on ajoute à la tringle des pannetons qui correspondent aux agrafes des volets. Un autre système d'*espagnolette* consiste en deux tringles engagées l'une dans l'autre et que la poignée fait glisser perpendiculairement, en avant ou en arrière, de manière à aller remplir ou à quitter les gâches pratiquées dans les traverses de la croisée. L'*espagnolette* nous a été apportée d'Espagne, à la suite de la fameuse guerre de la succession. L'usage en fut promptement adopté en France. Elle est peu répandue en Angleterre, où, dans la plupart des maisons, on conserve encore le système des fenêtres à guillotine.

ESPAGNOLISÉ, ÉE (è-spa-gno-li-zé; *gn* mll.) part. passé du v. Espagnoliser. Rendu espagnol; gagné au parti de l'Espagne : *La reine de Suède est tout* ESPAGNOLISÉE. (Guy-Patin.)

ESPAGNOLISER v. a. ou tr. (è-spa-gno-li-zé; *gn* mll. — rad. *espagnol*). Rendre espagnol; gagner aux mœurs ou au parti de l'Espagne : *Sous la Ligue, on a tenté d'*ESPAGNOLISER *la France.*

— Donner une forme, une tournure espagnole : ESPAGNOLISER *un terme français.*

S'espagnoliser v. pr. Devenir espagnol; prendre la tournure ou les mœurs espagnoles.

ESPAIGNOL DE LA FAYETTE (Jean-Nicolas D'), géomètre français, né en 1796 à Mer (Loir-et-Cher). Il est depuis de longues années ingénieur en chef du cadastre dans le département de l'Ariége, et a publié différents ouvrages, entre autres : *Considérations sur le cadastre en France* (1824, in-8°); *Coup d'œil sur le progrès des lettres, des sciences, des arts et de l'industrie* (1836, in-8°); *Mémoire sur la rénovation et la conservation perpétuelle du cadastre parcellaire de l'Ariége* (1851).

ESPALE s. f. (è-spa-le). Mar. Distance de la poupe au dernier banc de nage de l'arrière, dans une embarcation à rames.

— Ichthyol. Nom vulgaire de la cépole.

ESPALET s. m. (è-spa-lé). Techn. Saillie que présente le chien d'une arme à feu, et qui a pour objet de limiter le mouvement de cette pièce. ‖ On l'appelle aussi COUDE ou SUPPORT.

ESPALIÉ, ÉE (è-spa-li-é) part. passé du v. Espalier : *Pêchers* ESPALIÉS.

ESPALIER s. m. (è-spa-lié — Plusieurs anciens étymologistes rapportent ce mot à *palissade* : « *Espalier*, a dit La Quintinie, se dit des arbres fruitiers plantés le long des murailles et palissés, c'est-à-dire dont les branches sont attachées depuis le pied jusqu'en haut à un treillage qu'on a appliqué à ces murailles. L'origine de ce mot ancien peut venir du mot *palissade*, qu'on a connu de tout temps par les allées des parcs et des jardins, qui sont ornées et accompagnées à droite et à gauche de certains arbres propres à être tondus et taillés, et retenus en forme de murailles, savoir : charme, charmilles, érables, etc. » Mais l'Académie della Crusca, Ménage, M. Littré se contentent de rapporter ce mot à l'italien *spalliere*, appui pour les épaules : *Spalliera*, lisons-nous dans le vieux vocabulaire della Crusca, *quell'asse, o cuoio, o altra si fatta cosa, alla quale, sedendo, s'appoggiano le spalle, etc. Unde per similitudine diciamo* spalliera *a quella verzura, che con artificio si fanno coprir le mura degli orti*. Le vieux mot français *espau*, pieu, a dû servir de forme intermédiaire. *Espalier de galère*, terme d'ancienne marine, a la même origine. Ces forçats étaient ainsi appelés de ce qu'on les plaçait sur l'*espale*, autre terme de marine dérivé d'*épaule*). Arboric. Arbres plantés contre un mur, sur lequel toutes les branches sont palissées; mur qui soutient ces arbres : *La méthode de placer les arbres en* ESPALIER *n'était pas connue des anciens.* (Bosc.) ‖ *Contre-espalier*, Treillage établi en avant d'un espalier, et sur lequel des arbres sont étalés comme sur l'espalier lui-même.

— Argot de théâtre. *Espalier d'opéra*, Nom donné autrefois aux figurantes.

— Pop. *Faire espalier.* Synonyme, un peu moins grossier, de FAIRE TROTTOIR : *Les nymphes qui* FONT ESPALIER *dans certaines rues se nomment les demoiselles de la rue Saint-Honoré, les demoiselles du Panorama et du boulevard du Temple.* (Hoffmann.)

— Anc. mar. Chacun des deux galériens de l'arrière qui réglaient les mouvements des rameurs, afin de faire nager ensemble : *On ne vous a pas fait présent, en galère, d'un brevet d'*ESPALIER. (Regnard.)

— Pêche. Nom donné à des morceaux de peau qui sont placés à l'entrée de la pantenne de la paradière.

— **Encycl.** La culture des arbres en *espalier* est d'invention assez récente, et ne remonte guère qu'au xvie siècle. Olivier de Serres en parle comme d'une nouveauté, et c'est La Quintinie qui l'a mise en vogue. Dans le principe, l'*espalier* n'était autre chose qu'une sorte de haie vive soutenue par des pieux ou *espaux*, d'où son nom, que l'on a conservé lorsqu'on a eu l'idée de palisser les arbres fruitiers contre les murs. Les premiers *espaliers* étaient formés d'arbres à tige basse, de pommiers nains et de poiriers musqués; un peu plus tard, on les composa d'individus greffés sur sauvageon; mais, comme ceux-ci étaient sujets à s'emporter, on donna la préférence aux greffes sur franc; enfin, de progrès en progrès, on en vint à greffer le poirier sur coignassier, le pêcher et l'abricotier sur amandier, et on réserva les sauvageons pour le prunier. La culture en *espalier* fut surtout perfectionnée à Montreuil. « Plaisante est telle ordonnance, dit Olivier de Serres, où paroist une gaie et perpétuelle tapisserie, couverte au printemps de fleurs, en esté et automne de fruicts, enrichie de verdure : mesme en hyver ne sont ces arbres-ci vuides de beauté, quand leur brancheage nud, entrelassé par art mesuré, s'ageance avec grande grâce. » C'est surtout dans les pays froids ou tempérés que l'on cultive les arbres en *espalier;* on en voit beaucoup moins dans le Midi. Le principal avantage de ce mode de culture est d'accélérer et de compléter, grâce à l'abri des murs, la maturation des fruits, surtout pour les variétés d'arbres, tels que les pêchers, dont le type est originaire des pays chauds. En général, les fruits des arbres en *espalier* sont moins abondants et moins savoureux que ceux des arbres en plein vent; mais, par contre, ils sont plus gros, plus colorés, plus précoces et plus assurés. Un *espalier* bien conduit doit donner tous les ans une quantité de fruits qui varie dans des limites assez étroites; les arbres en plein vent, outre l'intermittence de leurs récoltes, sont exposés à toutes les influences nuisibles des variations atmosphériques.

Les murs de clôture destinés à recevoir des *espaliers* sont en pierre de taille, en moellons à chaux ou à plâtre, en pisé ou même en planches. Les premiers durent davantage et exigent moins de réparations; mais ils sont plus coûteux et doivent être garnis d'un treillage. Les murs en moellons et surtout en pisé sont plus commodes pour palisser; mais ils durent peu et demandent de fréquentes réparations. La direction de ces murs est le plus souvent commandée par la position et les contours du sol du jardin. On obtient ainsi des expositions différentes, qui permettent de choisir pour chaque arbre celle qui lui convient le mieux. Les murs sont surmontés d'un auvent en briques ou en bois, dont la saillie ne doit pas dépasser $0^m,30$. Il a pour objet de concourir à préserver les arbres de la gelée en s'opposant au rayonnement nocturne, de diminuer la tendance qu'auraient les bourgeons supérieurs à s'emporter, enfin d'empêcher les eaux pluviales de dégrader les murs. Pour mieux atteindre le premier de ces résultats, on fixe, à $0^m,10$ environ au-dessous des tablettes, des rayons de $0^m,25$ de longueur, espacés entre eux de 1 mètre; ces rayons sont simplement de petites traverses de bois, qui servent à fixer les paillassons destinés à préserver les *espaliers* des gelées. Les murs doivent être soigneusement crépis. Faut-il les badigeonner de blanc ou de noir? C'est une question qui a été longuement débattue; on a donné de bonnes raisons pour et contre. On pourrait, ce semble, concilier les deux opinions, en adoptant une couleur grise, dont l'intensité varierait suivant diverses circonstances qu'il serait trop long d'énumérer ici. En général, l'exposition du midi est la meilleure, puis celles de l'ouest et de l'est, enfin celle du nord. Mais on ne peut établir à cet égard de règle absolue : chaque arbre a ses exigences spéciales; souvent aussi la même essence est cultivée à des expositions différentes, afin de pouvoir varier l'époque de la maturité des fruits, et répartir ainsi la production sur une plus longue durée. On plante les arbres à quelque distance du mur, dans une plate-bande qu'on puisse biner et labourer. Quant à l'espacement qu'ils doivent avoir entre eux, il dépend de l'essence et de la forme adoptée (v., pour plus de détails, les articles relatifs à chaque arbre fruitier). La manière de conduire les arbres en *espalier*